

Québec français



Il était une fois...

Jean-Noël Pontbriand

Numéro 37, mars 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pontbriand, J.-N. (1980). Il était une fois.... *Québec français*, (37), 43–44.

il était une fois...

Tous les pays qui n'ont plus de légende seront condamnés à mourir de froid.

(Patrice de la Tour du Pin)

Les jours usent les mots comme le corps au temps. L'émerveillement s'éteint... la vie devient morne, les choses n'ont plus d'éclat, les âmes, perdues, cherchent leur souffle.

À ce moment parfois, miracle inexplicable, surgit quelqu'un qui a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et des pieds... pour danser. C'est déjà beaucoup. Mais avec de la chance, à tout cela s'ajoute une voix pour dire et pour chanter. Et nous avons un poète; nous avons Vigneault qui, depuis vingt ans, nous met des airs aux pieds, du sourire aux lèvres et nous donne le goût d'habiter l'hiver, d'abord, puis le pays en conséquence, car *mon pays c'est l'hiver*.

L'hiver qui fut longtemps notre ennemi le plus sournois, invisible de blanc et quasi invincible. L'hiver à endurer de longs mois sans bouger, à attendre, comme Maria, par la fenêtre, en égrenant son chapelet, que François paraisse enfin, François, vaincu par la folie des vents qui s'amuse à brouiller les pistes comme la neige à les éteindre.

Durant de nombreuses générations, l'hiver nous fut ainsi comme un néant qui gruge nos vies — ne l'est-il pas encore? — Puis, nous nous sommes ligüés contre lui, avons façonné nos villes et nos armes pour le terrasser, sans l'habiter cependant. L'hiver était — n'est-il pas encore? — le maudit hiver qui ne finit plus malgré les raquettes, le ski de fond et le calcium.

Jusqu'au moment où nous arriva, de bien plus loin que du pays des Chapdelaine ou de Menaud, « du grand Nord avec ses neiges, de Natashquan », quelqu'un qui avait apprivoisé l'hiver. Et nous apprîmes que l'hiver aussi pouvait être bon, malgré la neige, les poudreries, le verglas et l'infini de sa durée. Quelqu'un qui, aussitôt arrivé en ville,

sortit (sa) maison de (sa) poche et c'était un harmonica.

(*Silences*, p. 22)

Depuis ce jour, Vigneault vit parmi nous sans oublier son commencement, sans oublier le commencement du pays, de la neige et de la langue. Créateur de légendes: Jack Monoloy, Ti-Jean du Sud, les Gens de mon pays, il nous redonne à nous-mêmes. Et nous nous sommes reconnus, avons été surpris d'être si beaux... Gens du Pays c'est à votre tour...

Toute la poésie de Vigneault est sous le signe de cet émerveillement, de cet amour

gardez plus d'amour que d'estime au baladin de vos hivers (*Silences*, p. 325)

C'est une poésie de la simplicité qui va droit au but et refuse la sophistication des formules savantes ordonnées à elle-même plutôt qu'au vrai du dire. Vigneault, c'est le retour à l'émotion et donc, à l'origine, au folklore

entre le feu et l'enclume du beau langage français (*Silences*, p. 7)

S'il nous a permis — et nous permet encore — d'apprivoiser l'hiver et le pays, c'est parce qu'il a laissé les mots s'organiser en lui sans leur imposer d'ordre autre que le leur, qu'il est devenu capable d'entendre,

(parlant de mon pays je vous entends et j'en ai danse aux pieds musique aux oreilles)

qu'il a retrouvé le souffle français qui nous a façonnés en imprégnant la terre de cette Amérique française longtemps rêvée, soudain devenue réalisable dans un espace pour nous privilégié qu'on appelle le pays du Québec, né de nos larmes et de nos joies, lumière du jour par nos ombres hantées.

je viendrai mourir au gré d'une rose fanée à regret éclore à rebours (p. 184)

«Avant les souvenirs j'exerce la mémoire». (*Idem*, p. 174).

C'est en cela que Vigneault est créateur de légende. Il parle d'un lieu qui nous façonne, de l'origine, autant celui de la langue que celui des choses. Et parce qu'il parle à partir de ce lieu, ce qu'il dit s'adresse directement à notre âme. Il n'est pas besoin de longues introductions ni de multiples explications pour lire ses textes ou entendre ses chansons (à moins d'être étranger à l'homme d'abord et à ce pays ensuite). Il ne suffit que d'être *d'ici* sans paravent ni refus; sans aliénation, près de la source ou de la mer présente par le fleuve qui nous féconde.

Les poèmes de Vigneault (réunis dans *Silences*) nous ramènent, par leur lecture, au temps magique des troubadours qui est, pour nous, temps originaire: le temps des gestes purs

à retrouver de vous le moindre mouvement

et j'ai de longs moments comme auprès d'une source on a le goût de boire (p. 174)

Le temps des actes essentiels: la vie, l'amour, la mort, la parole mais tels que vécus ici, dans ce pays d'hiver. Qui sommes-nous pour nous-mêmes par-delà les masques et les rôles imposés par ce que l'on appelle à tort la civilisation? Vigneault nous aide à répondre à cette question, après Leclerc mais dans la même lignée

Ouvrez les mots que je vous donne ils sont de coquilles très minces (p. 177)

Ces poèmes sont difficiles à présenter car ils ne sont quasi pas «scolarisables». Ils ne font pas appel à de longues recherches intellectuelles. Ils ne sont que paroles qui se confondent avec le geste. Ouvrez au hasard et lisez

comme les saisons... nous laisserons mourir nos gestes stratifiés (p. 78)

Pour comprendre il ne faut qu'avoir appris à penser et à parler — ce qui est une façon particulière de penser. Il arrive ainsi chez certains grands poètes d'abolir les frontières entre les «classes», les sexes et même, ô paradoxe — parce qu'ils sont toujours enracinés pour ne pas dire «empaysés» — entre les peuples. De même Leclerc et de même Miron.

Les textes de ces poètes doivent être qualifiés de «populaires». En eux le peuple (pas la masse) se reconnaît parce que c'est lui qu'ils disent en le mettant au monde.

Un rapprochement éclairant pourrait être fait entre Vigneault et Miron. Miron fait, a priori, plus «sérieux» que Vigneault parce qu'il se laisse scolariser plus facilement. À première vue tout au moins. Car, à y regarder de plus près, la parole de Miron est irrécupérable. Elle s'échappe et nous échappera toujours.

On aura beau tenter de la harnacher pour l'obliger à faire tourner la turbine du nationalisme ou du socialisme... elle se dérobe

*un jour j'aurai dit oui à ma naissance
j'aurai du froment dans les yeux
je m'avancerai sur un sol, ému, ébloui
par la pureté de bête que soulève la
neige¹*

Miron et Vigneault (comme un certain nombre d'autres) ont réussi à faire coïncider folklore et culture; autrement dit à enraciner la culture, à lui donner un « ton », une couleur et un nom: le nôtre.

C'est pourquoi, grâce à eux nous nous rapprochons de nous-mêmes, apprenons à nous connaître et à nous aimer... chose qui ne nous est pas arrivée souvent. Nous n'avions pourtant pas raison... suffisait de nous accepter

*ma pauvre poésie tel un amour chez les
humbles de perce-neige malgré les
malheurs de chacun².*

Jean-Noël PONTBRIAND

1. Gaston MIRON, *L'homme rapaillé*.
2. *Idem*, p. 76.

BIBLIOGRAPHIE

I. Œuvres

- Étraves*, Québec, Éditions de l'Arc, 1959, 167 p.
- Contes sur la pointe des pieds*, Québec, Éditions de l'Arc, 1960, 122 p.
- Avec les vieux mots*, Québec, Éditions de l'Arc, 1964, 92 p.
- Balises*, Québec, Éditions de l'Arc, 1964, 123 p.
- Pour une soirée de chansons*, Québec, Éditions de l'Arc, 1965, 42 p.
- Quand les bateaux s'en vont*, Québec, Éditions de l'Arc, 1965, 99 p.
- Contes du coin de l'œil*, Québec, Éditions de l'Arc, 1966, 78 p.
- Où la lumière chante*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1966, [s. p.]. Photos de François Lafortune.
- Les Gens de mon pays*, Québec, Éditions de l'Arc, 1967, 115 p.
- Tam ti delam*, Québec, Éditions de l'Arc, 1967, 90 p.
- Ce que je dis c'est en passant*, [Québec, s. é., 1970], 89 p.
- Les Dicts du voyageur sédentaire*, Yverdon (Suisse), Éditions Des Egraz, 1970, 162 p.
- Exergues*, Montréal, Nouvelles Éditions de l'Arc, 1971, 128 p.
- Les Neuf couplets*, Montréal, Nouvelles Éditions de l'Arc, 1973, 73 p.
- Je vous entends rêver*, Montréal, Nouvelles Éditions de l'Arc, 1974, 75 p.
- À l'encre blanche*, Montréal, Nouvelles Éditions de l'Arc, 1977, 96 p.
- Silences. Poèmes 1957-1977*, Montréal, Nouvelles Éditions de l'Arc, 1978, 368 p.
- Les Quatre saisons de Piquot*, [Montréal], Nouvelles Éditions de l'Arc, [1979], 35 p. [Disque].
- La Petite Heure*, Montréal, Nouvelles Éditions de l'Arc, 1979, 208 p.

II. Études (Choix)

- FOURNIER, Roger, *Gilles Vigneault, mon ami*, Montréal, la Presse, [1972], 204 p.
- GAGNÉ, Marc, «Essai sur la thématique de Gilles Vigneault», *Culture*, vol. XXXI, n° 1 (mars 1970), p. 3-23.
- *Propos de Gilles Vigneault*, Montréal, Nouvelles Éditions de l'Arc, 1974, 127 p.

— Gilles Vigneault. *Bibliographie descriptive et critique* [...], Québec, les Presses de l'Université Laval, 1977, xxxii, 976 p.

- RIOUX, Lucien, *Gilles Vigneault*, Paris, Éditions Pierre Seghers, [1969], 191 p.
- ROBITAILLE, Aline, *Gilles Vigneault*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1968, 148 p.
- SAINT-AMOUR, Robert, «Espace dans "les Gens de mon pays"», *Voix et images du pays*, n° 4, 1971, p. 53-81.
- SARRAZIN, Jean, «Un barde québécois. Gilles Vigneault... sur le vif», *Forces*, n° 30 (1^{er} trimestre 1975), p. 39-47.
- SEGUIN, Fernand, *Fernand Seguin rencontre Gilles Vigneault*, Montréal, les Éditions Ici Radio-Canada [et] les Éditions de l'Homme, [1968], 87 p.

(Par Aurélien Boivin)

DISCOGRAPHIE

Chez Columbia:

Gilles Vigneault, FL 292; *Gilles Vigneault chante et récite*, FL 298; *Gilles Vigneault à la Comédie canadienne*, FL 332; *Gilles Vigneault enregistré à Paris*, FL 348; *La Manicoutai*, FS 652; *Gilles Vigneault*, FS 612; *Mon pays*, FS 634; *Le Nord du Nord*, FS 681; *Gilles Vigneault, Théâtre de l'Olympia*, Paris, FL 710.

Au Nordet:

Le temps qu'il fait sur mon pays, GVN 1000; *Enregistrement public au Théâtre du Nouveau Monde*, GVN 1005; *J'ai planté un chêne*, GVN 1007; *Comment vous donner des nouvelles*, GVN 1010; *Avec les mots du dimanche*, GVN 1011/12.

Quelques Interprétations:

De son musicien Gaston Rochon, *Vigneault comme je l'entends/dans l'air des mots*, GVN 1004; de Monique Leyrac, *Monique Leyrac chante Vigneault-Léveillé*, Columbia, FL 301; *Catherine Sauvage chante Gilles Vigneault*, Philips 70369; de Pauline Julien, *Pour mon plaisir, Gilles Vigneault*, Zodiaque, ZOX 6014; *Louise Poulin interprète Vigneault*, Capitol, T 70 005; de Fabienne Thibault, *Au doux milieu de nous*, Gilles Vigneault, Kébec disc, KD 937.

(Par André Gaulin)

BIOGRAPHIE

Gilles Vigneault est né à Natashquan le 27 octobre 1927, d'un père chasseur et pêcheur, puis inspecteur des pêcheries, et d'une mère institutrice. Il fait ses études primaires dans son village natal et son cours classique au Séminaire de Rimouski (1942-1950), où il compose ses premières poésies dont quelques-unes paraissent dans *la Vie écolière*, le journal du collège. En septembre 1950, après avoir exercé divers métiers, il débarque à Québec et s'inscrit à la Faculté des lettres de l'Université Laval. Licencié en 1953, il travaille d'abord comme commis aux Presses de l'université et participe aux activités de la troupe des Treize dont il devient directeur et metteur en scène. Il fonde, avec quelques amis, la revue *Émourie*, enseigne aux soldats de la base de Valcartier, à l'Institut technologique de Québec et aux cours d'été de l'Université Laval. Il récite ses premiers monologues à l'Arlequin, écrit pour la télévision, rencontre (1956) le folkloriste Jacques Labrecque qui accepte d'interpréter «Jos Montferrand». Après le refus de l'Hexagone de publier *Étraves*, il fonde (1959) les Éditions de l'Arc où il publiera par la suite une quinzaine de recueils. Il commence timidement à Québec, dans les boîtes à chansons, une carrière qui le mènera sur les grandes scènes du pays et du monde. Il enregistre un premier microsillon en 1961. Cette année-là, il remporte le disque d'or au quatrième gala du Grand prix du Disque de CKAC. En novembre 1963, il est le premier artiste à tenir l'affiche, seul, à la Comédie Canadienne. En 1965, «Mon pays», interprété par Monique Leyrac, remporte le premier prix du festival de la chanson à Sopot. C'est pour cette chanson qu'il reçoit le prix Félix-Leclerc la même année. En 1966, il mérite le prix du gouverneur général pour *Quand les bateaux s'en vont* et le prix Calixa-Lavallée de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. En 1970, c'est la consécration internationale quand il reçoit le prix Charles-Cros de l'Académie du Disque. Docteur honoris causa de l'Université de Trent (Peterborough, 1975) et de l'Université du Québec à Rimouski, sa patrie d'adoption (1979), il a participé avec d'autres chansonniers aux grandes manifestations culturelles du Québec: la Superfrancofête, la Chant'août..., et a créé la musique du ballet de Brian Macdonald, intitulé *Tam ti delam* (1974). Il vient de publier un recueil de contes, *la Petite Heure* en attendant de dire OUI au référendum.

Aurélien BOIVIN